

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L' Abeille.

7me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

7me Année.

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 16 MARS 1859.

No. 13.

LE TRÔNE DE NEIGE.

Qui n'aime à voir folâtrer des enfants ?
On se croit de leur âge. O douce jouissance
De pouvoir quelquefois se rappeler ce temps
Si regretté, bien qu'il ait ses tourments !
Un rien suffit pour amuser l'enfance ;
Mais dans ses jeux, plus qu'on ne pense,
S'introduisent déjà les passions des grands.

Un jour, échappés du collège,
Des écoliers d'onze à douze ans
Aperçurent un tas de neige
Le plus âgé, qu'on avait nommé roi,
Dit que de son pouvoir il en faisait le siège,
Le trône enfin ; et le cortège
Donne à ce vœu force de loi.
Le trône était froid comme glace ;
N'importe, avec plaisir s'y place
Cette éphémère majesté.
On s'enivre de la puissance
Peut-on impunément avoir l'autorité ?
Chez notre prince l'insolence
Surpasse ençor la dureté :
Des malheureux sujets la moindre négligence
Est réprimée avec sévérité :
De Tarquin le Superbe il avait l'arrogance,
Et de Néron, plus tard, selon toute apparence,
Il aurait eu la cruauté
Pourtant le soleil le dérange :
Le trône, que se fond d'une manière étrange,
Avant la fin du jour s'abat
Bientôt l'orgueilleux potentat
Se voit au milieu de la fange.

Redoutez un destin pareil,
Vous que la fortune protège !
Vous êtes sur un tas de neige
Gare le rayon du soleil !

DE STASSART.

CORRESPONDANCE.

La nation qui veut être grande doit être élevée à l'école du malheur.

Il y a un siècle, le Canada était une colonie de la France. Je suis jeune encore, et bien des fois j'ai entendu des vieillards, enfants des hommes de ce temps là, regretter la domination d'autrefois ; j'en ai entendu d'autres exalter notre situation actuelle au point de nous faire oublier le passé. Qui a raison ? je ne le sais ; mais ce que je sais, c'est qu'on peut et qu'on doit raisonner son motif d'embrasser un opinion plutôt qu'une autre.

On nous vante la gloire et la prospérité de notre pays, on s'extasie sur son bonheur, et l'on nous dit bien haut qu'il est dans un état de progrès que l'on était loin de pouvoir espérer il y a vingt ans. Je le crois comme vous, et avec vous je m'en réjouis. Comme vous j'aime à voir se tra-

cer, comme par enchantement, ces nombreuses voies ferrées à travers nos immenses forêts ; j'aime à voir s'élever nos édifices publics, nos constructions gigantesques ; j'aime à voir la religion grandir et prospérer ; j'aime à entendre la voix de nos orateurs populaires, défendant les droits les plus sacrés d'un peuple qui ne vit que pour la liberté. J'aime tout cela avec vous ; autant que vous et peut-être plus que vous. Comme vous je bénis la main protectrice d'Albion et je me fais gloire de vivre sous le plus libre des gouvernements. Mais le bien ne vaut pas le mieux. Ne prenons pas un calme trompeur pour l'idéal de notre félicité. Regardons de plus haut pour apercevoir de plus loin.

Qu'ont donc à regretter les vieillards d'aujourd'hui ? Il y a tant de calme, tant de sécurité en Canada . . . Eh ! c'est ce calme qui les effraie, c'est cette sécurité qui les alarme. Il y a peut-être dans leurs plaintes un intérêt caché ; ils auraient voulu avoir la lutte pour eux et laisser la paix à leurs enfants ; ils en avaient le droit, ils en auraient eu le courage. Le rôle est changé ! S'ils avaient vécu sous la domination de la France, ils auraient pris part à toutes ses luttes ; ils auraient subi ses humiliations, mais aussi ils auraient partagé ses gloires. Ils auraient passé par la révolution, cette grande épreuve des hommes : ils auraient participé à tous les crimes, à toutes les abominations, à toutes les sanglantes orgies de la mère-patrie. Les prêtres auraient été exilés ou égorgés sur l'échafaud, les communautés religieuses spoliées, les campagnes pillées et dévastées : et tout cela, au nom de la liberté et pour la liberté. Cependant le peuple aurait été malheureux ; mais peu importe ces malheurs, si le calme succède à la tempête, la gloire à l'humiliation, et si, dans le mouvement continu de la grande roue des événements, l'homme tourne autour d'un cercle de bonheur dont le rayon est proportionné à son infortune.

En effet, instruit par le malheur, le peuple Canadien, après avoir exploré de nouvelles terres et voyagé sous de nouveaux cieux, se serait effrayé de la situation : et, nouvel enfant prodigue, après a-

voir dissipé le brillant patrimoine de ses pères, il serait retourné au lieu d'où il était parti. Alors, pour lui, comme pour la France, se serait levé l'aurore d'un jour nouveau.

On sait la gloire de la France au lever du siècle où nous vivons ; on connaît la grandeur et l'éclat qu'a jeté sur tout ce qui était Français, l'homme qui a fondé la dynastie qui porte son nom. Nous aurions eu part à ses gloires, nous aurions grandi avec lui et nous nous serions assis au banquet de ses triomphes. Mais serait venu le temps des revers ; alors cet homme, qui n'a point d'égal parmi les hommes, serait tombé ; mais il se serait souvenu qu'il y avait dans la Nouvelle-France quelques-uns de ses sujets, et ce qu'il n'a qu'entrevenu il l'aurait réalisé. Oui, il serait venu en Amérique : sur les bords du St Laurent, il aurait trouvé des cœurs fidèles, et, comme il le dit lui-même, il y aurait jeté les fondements d'un immense empire ! En admettant, toutefois, le fait prouvé pour moi qu'il s'est librement confié à la loyauté de l'Angleterre,

Si le grand homme fût venu en Canada, il n'est personne sous le soleil qui puisse douter que notre pays serait aujourd'hui un puissant empire dans le monde, qu'il dirigerait la politique sur le nouveau continent et qu'il serait pour beaucoup dans la balance des destinées de l'univers ! Mais j'entends crier que c'est là une étrange pensée, que c'est presque un paradoxe. Eh bien ! Soit. Napoléon n'aurait jamais foulé le sol de la Nouvelle-France, jamais il n'y aurait commandé, jamais il ne l'aurait vue. Ste Hélène était prédestinée. Nous n'étions pas nés pour le bonheur, nous devons vivre dans le malheur ; mais les infortunes du passé me répendent pour les épreuves de l'avenir.

Aujourd'hui encore nous serions une colonie de la France, et depuis que l'astre qui a brillé vers l'aurore du dix-neuvième siècle, s'est couché, nous aurions assisté à toutes les péripéties, à tous les drames sanglants qui se sont joués sur le théâtre des événements de la mère-patrie. Nous aurions eu à combattre l'impie qui a régné en France pendant assez longtemps ; mais la lutte aurait été entre la fu-

et le doute, entre la religion et l'athéisme, entre Dieu et le néant. Tôt ou tard le triomphe eût été pour le ciel, et l'Eglise, sortie glorieuse de ce combat, aurait béni le Seigneur dans une nouvelle terre promise !

Sous la domination actuelle, la lutte est portée sur un autre terrain : c'est encore la lutte de l'erreur contre la vérité ; mais c'est une lutte de croyance à croyance, et de croyance que chacun veut défendre et conserver. Parfois aussi l'inimitié de race vient enflammer le combat et renouveler l'ardeur des combattants : voilà pourquoi le combat sera long et terrible ! et je serais tenté de douter de la victoire, si d'autres ennemis étaient en lice. La paix a été pour le passé ; la lutte est à l'avenir !

4 Mars.

PERDU.

L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 16 MARS 1859.

LES INDES.

Oh ! j'ai bien voyagé !....

Précipitant plus loin ma course aventureuse
Et ramenant mon vol sur les bords de l'Indus,
J'ai surpris ton secret, mystérieux lotus,
Entr'ouvrant au soleil ta corolle frileuse.

L'Asie, cette terre de délices qui fut le berceau du genre humain et le théâtre des événements qui intéressent le plus l'humanité tout entière, semble vouée depuis bien des siècles à une terrible malédiction. La guerre y a établi son trône sanglant. Rarement arrive-t-il que la paix y pénètre, et encore n'est ce jamais pour long-temps. A peine y apparaît-elle que des cris de carnage et de révolte la forcent à s'éloigner. C'est ainsi qu'aujourd'hui plus que jamais l'Asie ressemble à ces terrains volcaniques où éclatent à chaque instant de nouvelles et désastreuses irruptions et qu'un feu souterrain agile et ébranle sans cesse.

Il n'y a pas long-temps encore, c'était en Chine que la guerre sévissait avec le plus de fureur. Heureusement, l'orage s'est calmé sur ce point, grâce aux efforts combinés de la France et de l'Angleterre, et la presqu'île de Corée seule reste encore aux prises avec la France. Mais les bases du célèbre et important traité de paix de 1858 n'étaient pas encore bien établies, que déjà le fléau avait éclaté aux Indes. Il y dure depuis deux ans, et doit durer plusieurs années encore, s'il faut ajouter foi aux prédictions jusqu'ici fidèlement accomplies des prophètes politiques. Aujourd'hui pourtant il semble que l'horizon se débarrasse des sombres vapeurs qui l'enveloppaient : à la lueur bienfaisante de fréquents éclairs d'espérance,

l'Angleterre a cru entrevoir un terme à ses longues inquiétudes et des succès définitifs. Depuis plusieurs mois en effet toutes les nouvelles qui nous viennent des Indes annoncent que le vent souffle à la victoire, et sont propres à faire naître l'espoir d'un triomphe complet et prochain.

Ainsi, tandis que les uns veulent que l'Angleterre soit encore loin du terme de la lutte, et ne voient dans l'état actuel des choses qu'un calme passager et trompeur ; d'autres, plus confiants dans l'heureuse issue des derniers événements, entonnent d'avance le chant de la victoire qu'ils regardent déjà comme certaine et peu éloignée.

Laquelle de ces deux opinions est la plus raisonnable ? Ce n'est pas à nous d'en juger, et nous n'avons rien de mieux à faire que d'en laisser la décision aux événements eux-mêmes. Rien n'empêche cependant que nous ne parlions un peu de ces Indes si fameuses, auxquelles du reste notre *Abeille* n'est pas tout-à-fait étrangère, si nous en croyons les paroles sans doute inspirées de son délicieux poète. Mais pour ménager ses ailes, et aussi pour satisfaire M. le Gérant qui m'avertit qu'il n'a pas grand espace à me donner, je me contenterai aujourd'hui de quelques détails sur les Indes elles-mêmes, tout en vous promettant, mes jeunes lecteurs, encore un article, sinon deux, sur les causes et les principaux événements de la guerre actuelle des Indes.

De tout temps les Indes ont été le théâtre de grandes guerres. Le Gange et l'Indus ont vu, à des intervalles éloignés, leurs rives foulées par trois des plus célèbres conquérants de la terre, Alexandre, Genghiskan et Tamerlan, le premier ne laissant après lui pour traces de son passage que du sang et des ruines, les deux autres s'immortalisant par la fondation de deux vastes empires. Pendant long-temps les Indes ne furent connues aux Européens que par les histoires merveilleuses qu'on en racontait. Les Portugais, qui les premiers doublèrent le Cap de Bonne-Espérance, furent aussi les premiers qui, en 1497, abordèrent par mer aux Indes. Le grand Albuquerque, troisième voyageur Portugais, y fit des exploits éclatants. La fortune des Portugais fut rapide, mais éphémère.

Vers la fin du 16^{ème} siècle, les Hollandais les supplantèrent et les dépouillèrent presque entièrement de leurs conquêtes. Les Français à leur tour, en 1780, grâce aux nobles efforts de l'illustre Suffren, se virent pour un moment puissants dans les Indes ; mais les malheureux troubles de la révolution ne tardèrent pas à livrer ces riches contrées aux Anglais, et il resta à la France quelques lieues carrées, portion insignifiante auprès de l'immense pays

dont s'emparèrent leurs rivaux. Depuis, les Anglais n'ont fait que reculer de plus en plus les limites de leur territoire dans les Indes, chaque année, chaque jour même étant signalé par la soumission d'un roi puissant, par une conquête importante : de telle sorte que le nombre de leurs sujets tant soumis directement que tributaires s'élève à plus de 200 millions.

Ce fut sous Elisabeth que fut organisée cette célèbre compagnie des Indes-Orientales, la plus riche et la plus puissante corporation qui ait jamais existé. Les possessions de cette compagnie étaient de deux natures : les unes immédiates, les autres médiates. Les premières étaient formées des plus magnifiques provinces de l'ancien empire du Grand-Mogol, et divisées en trois présidences, celle de Calcutta, celle de Madras et celle de Bombay, régies et administrées par des employés de la Compagnie. Les secondes, gouvernées par des princes Indigènes vassaux de la Compagnie, diminuaient en nombre de jour en jour, le moindre soupçon sur la fidélité de ceux-ci étant plus que suffisant pour faire prononcer l'annexion de leur états aux possessions immédiates des Anglais.

La Compagnie des Indes, tout en enrichissant ses propres membres, a rendu à l'Angleterre des services immenses. C'est à elle que celle-ci est redevable de ce colossal empire pour la conservation duquel elle combat aujourd'hui. Il n'y a peut-être dans toute l'histoire aucun exemple d'une société maintenue pendant si long-temps et par des moyens aussi peu désintéressés. Son règne est fini depuis quelques mois à peine. L'année dernière, au plus fort de la guerre, l'Angleterre refusa de renouveler sa charte, et, le 1^{er} Novembre, la Reine a pris directement le gouvernement de ces vastes provinces.

Nous ne nous arrêterons pas ici sur les raisons qui ont porté le cabinet anglais à dissoudre cette compagnie : ces détails nous entraîneraient trop loin. Disons seulement que cet acte important a reçu l'approbation presque universelle de la presse, et que ce changement d'administration semble destiné à ouvrir pour les Indes une ère toute nouvelle qui ne leur ferait pas regretter l'ancien régime.

Impossible d'aller plus loin, chers lecteurs, malgré mon envie : on m'accuse (c'est grave) d'empiéter sur le terrain de la "*Revue*." Halte donc, puisqu'il le faut ; à mardi prochain les causes de la guerre des Anglais avec les Indiens.

REVUE PARLEMENTAIRE DE LA SEMAINE.

Quelqu'un a dit que *les chiffres ont aussi leur éloquence* ; je souhaite de tout mon cœur que cette parole soit vraie et que Messieurs les Chiffres veuillent bien au-

aujourd'hui se mettro on veino pour montrer leur savoir-faire sous ce rapport. M. l'Inspecteur Général a présente son budget a la Chambre et moi, pauvre diable, qui ne suis inspecteur, ni general, ni particulier, il faut que j'analyse ce document tout hérissé de ces hieroglyphes inventés par les Ambeas pour la torture du genre humain, et que je le rende supportable a un petit être accoutumé au suc délicieux des fleurs. Dans la plupart des cas, je me contenterai des sommes rondes qui sont plus faciles a retenir.

Voici d'abord un aperçu des comptes de l'année dernière :

Depense totale	\$11,403,587.44
Recette totale	10,271,291.81
Déficit	1,132,295.73

De ces dépenses et recettes il faut de fait quercertains articles extraordinaires, tels que dépôts reçus ou rendus, dettes payées ou contractées, avances aux chemins de fer ou remboursements faits par eux ; de sorte que, dans la réalité, si l'on veut se former une idée du compte ordinaire de la Province, il faudra l'exprimer par les chiffres suivants :

Depense ordinaire	\$8,301,584.30
Recette ordinaire	5,764,973.78
Déficit	2,536,610.52

A son tour, le déficit ordinaire se trouve diminué par divers articles au montant de 600 mille piastres, en sorte que le trésor ne se trouve réellement *en moins* que de la modique somme de 1,900,000 piastres.

Dans le tableau des dépenses ordinaires, la législation figure pour 684 000 piastres, dont 66,000 pour les élections; la justice, y compris la police et le pénitencier, 711,000; l'éducation, 500,000; la charité 194,000; l'agriculture et les statistiques 135,000; l'entretien des travaux publics, 436,000; le poste, 565,000; l'intérêt de la dette, 3,030,000; l'administration de cette dette, avec le change, 67,000.

Un mot maintenant sur cette chère dette qui, non contente des gros intérêts qu'elle absorbe annuellement, dévore aussi les dollars par milliers pour se faire admettre.

On distingue cette dette en directe et en indirecte. La *directe* est celle que la Province a contractée pour elle-même, principalement pour faire exécuter ses propres travaux, dont elle espère retirer plus tard de beaux profits; tels sont, par exemple, les canaux, les chemins et les ponts. Elle monte à 24 millions et demi de piastres.

La dette *indirecte* a été créée sous forme de garantie en faveur du Grand-tronc, de quelques autres chemins de fer, et du fonds d'emprunts municipaux: elle se monte a 30 millions et demi.

Le fonds d'emprunts municipaux ne peut aller au delà de 14 millions 600 mille

a diviser également entre les deux sections de la Province. Le Haut-Canada a déjà pris sa part, moins quelques mille piastres: le Bas-Canada n'en a encore demandé que 1,763,000.

"En terminant, j'ai la satisfaction, dit M. Galt, de pouvoir dire qu'en ajoutant un peu aux droits de douane déjà existants, et en diminuant un peu sur chaque article de la dépense, la recette de 1859 dépassera facilement la dépense, et que, si la récolte est meilleure, la Province se trouvera avoir traversé la crise commerciale aussi facilement qu'aucune autre contrée du monde."

Voilà pour le passé; quel sera le bilan de 1859? Ici on n'est plus sur le domaine des faits accomplis et des chiffres absolus, mais sur le terrain des probabilités, ou, en langage technique, des *estimes*.

M. Galt estime donc que pour 1859 la dépense se montera à 7,497,000 et le revenu à 7,734,000 laissant ainsi, non plus un déficit, mais un surplus de quelques cent mille piastres. *Fiat, fiat!*

A part la présentation et la discussion commencée de ce document, il n'y a pas eu grand'chose de remarquable dans cette dernière huitaine. Aussi vais-je rentrer dans le silence en attendant qu'il plaise à nos législateurs de me fournir l'occasion de parler encore.

N. Y. Z.

Tout en publiant avec plaisir et reconnaissance la correspondance signée "Perdu" nous croyons devoir faire nos réserves par rapport à quelques unes de ses vues qui nous semblent un peu paradoxales.

NÉCROLOGIE.

La mort, qui se rit de la jeunesse et de la santé, semble avoir pris à tâche de moissonner parmi nous. Depuis les vacances nous avons eu à pleurer la perte d'un de nos confrères, Théophile Morand, enlevé par un accident imprévu. Quelques semaines plus tard, un autre écolier, George Parent, tout jeune encore, le suivait dans la tombe. Aujourd'hui, un nouveau coup vient de nous être porté.

Mercredi dernier, expirait, à la fleur de l'âge, un compagnon qui nous fut cher. PIERRE DE SALES LA TERRIÈRE. Sa mort a été le couronnement de ses vertus, et de la patience qu'il a déployée pendant le cours d'une maladie longue et pénible.

Longtemps nous garderons sa mémoire; nous nous rappellerons sa gaucheté inaltérable, sa franchise, et surtout, sa piété: *In memoriam eternam erit justus*. Sans inquiétude pour l'avenir, il a vu d'un œil tranquille la mort s'approcher; l'espérance veillant à ses côtés, et, agitant près de lui son flambeau, elle lui montrant au ciel la récompense promise. Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Il était membre de notre congrégation.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Les nouvelles d'Europe vont jusqu'au 27 février.

Les préparatifs de guerre se font partout, particulièrement en France et en Sardaigne.

ROME.—Voici quelques détails sur la visite du Prince de Galles au Pape. Conformément au désir de Sa Majesté la Reine, cette visite a été privée. Pie IX est venu au devant de lui jusqu'à la porte de l'appartement, l'a reçu avec cette affabilité qui lui gagne tous les cœurs, a conversé avec lui en français quelque temps. La conversation a roulé d'abord sur des compliments réciproques et ensuite sur les antiquités romaines. Il paraît que de part et d'autre on a été très satisfait de l'entrevue et que le Prince n'emportera du Vatican et en général de Rome que des souvenirs agréables. On ignore pourquoi il a remis à un autre jour la visite au Cardinal Antonelli, secrétaire d'état; cette visite a coutume de se faire immédiatement après l'audience du Pape.

Le prince Alfred, second fils de S. M. la Reine d'Angleterre, est actuellement au Caire. On sait que ce jeune prince s'est embarqué l'automne dernier à bord de l'Euryale pour étudier la marine. Sa Majesté a ordonné qu'il n'eût aucun privilège; il doit faire le même service que ceux de sa classe, manger à la même table, suspendre et ôter lui-même le hamac dans lequel il couche. On fait les plus grands éloges de sa docilité envers ses supérieurs et de sa bonté envers ses compagnons. On rapporte qu'un jeune Gordon étant tombé malade, le prince a voulu avoir soin de lui et, pendant sa convalescence, a passé de longues heures à converser avec lui ou à lire un livre pour l'amuser. On pense que le Prince Alfred visitera le Canada l'été prochain.

LA CAPITALE DU CANADA.

Bytown, aujourd'hui Ottawa, ou plus correctement Outaouais, fondée par le Colonel By, en 1827, a 87 milles de l'embouchure de la rivière des Outaouais se jette dans le St. Laurent, et au point où elle reçoit le Rideau et le Gatineau. Le Col. By avait été chargé de diriger les travaux du canal militaire qui devait relier la partie navigable du St. Laurent avec les grands lacs et éviter les rapides que l'on saute maintenant en descendant, et que l'on évite en montant par les canaux dits du St. Laurent. La guerre de 1812 avait parfaitement démontré la nécessité d'un tel canal au point de vue militaire. Il fut ouvert à la navigation dans le mois de mai 1832. Il a 126 1/2 milles de longueur de Kingston à Ottawa, et 34 écluses qui servent à vaincre une declivité de 292 pieds.

Le coût total de sa construction fut de \$ 3,860,000. Ce canal, qui fut la cause de la fondation de Bytown, se trouve avoir maintenant son embouchure au milieu de cette ville. Les vastes assises de pierre qui forment ses écluses, et le pont qui le traverse, solidement assis sur ses deux rives, ajoutant considérablement à la magnificence du coup d'œil que présente l'Ottawa dans cet endroit.

La plupart des voyageurs trouvent que

les approches de Bytown ressemblent assez aux environs de Québec, autant du moins que l'Ottawa peut être comparé au St. Laurent. Il est certain que le spectacle dont on jouit sur les hauteurs où se trouvent les casernes, est un des plus beaux qu'il y ait en Amérique. On a devant soi l'Ottawa, où se jette, en cet endroit, la rivière Gatineau; à sa gauche; les chûtes des Chaudières traversées par un pont suspendu qui est lui même une merveille de l'art; au delà, des rapides à perte de vue; à droite la ville et les imposantes écluses du canal qui font presque l'effet d'une œuvre cyclopéenne. Le premier objet que l'on découvre en arrivant, ce sont les chûtes du Rideau, dont on parlerait si elles n'étaient pas éclipsées par celles des Chaudières. Ottawa qui, il y a quinze ou vingt ans, n'était qu'un amas de barraques habitées par des travailleurs et fréquentées par nos *gens de cages* (on appelle *cages* les trains de bois qui descendent la rivière), Ottawa est aujourd'hui une fort belle ville, siège d'un évêché catholique, ayant une belle cathédrale, trois autres églises catholiques, un grand nombre d'églises protestantes, un collège dirigé par les pères Oblats, un pensionnat de demoiselles et un hôpital confié aux Sœurs Grises, plusieurs banques, de bons hôtels et un grand nombre de belles boutiques.

La population est aujourd'hui d'environ 10,000 âmes, dont un peu plus de la moitié est catholique et un peu plus du quart est d'origine française. La valeur totale de la propriété foncière dans les limites de la cité, telle qu'elle paraît par l'évaluation municipale de 1856, sera de trois millions trois cent mille piastres. Nul doute que le seul fait de la décision qui vient d'être prise ne la fasse augmenter considérablement.

Il y a une société St. Jean-Baptiste, un Institut-canadien, une société philharmonique et des écoles séparées catholiques. On a essayé d'y publier un journal français, qui est malheureusement tombé après quelques mois d'existence. Espérons, cependant, que nos compatriotes de ces régions verront toute l'importance qu'il y a pour eux d'avoir un journal dans leur langue maternelle. Dans le recensement de 1857 la population d'Ottawa est indiquée comme soit: total, 7,760: catholique, 4,798; canadiens d'origine française, 2,056,

(Journal de l'Instruction Publique.)

ANTIQUITÉS CANADIENNES.

LETTRE DU P. JACQUES GRAVIER, JÉSUITE,
A MGR. DE LAVAL.

J. M. J.

De la mission de St. Ignace à Michilimackinac ce 20 septembre 1698.

Monseigneur.

La recommandation de votre grandeur nous est un commandement que j'ay reçu avec un profond respect; et que nous avons taché d'exécuter le mieux qui nous a été possible, nous avons reçu avec une joye sincere et cordiale ces fervens missionnaires de votre seminaire des missiours étrangères de Quebec avec qui nous avons le bonheur d'avoir une si étroite union, et si nous estions capables d'avoir la moindre peine de voir des étrangers dans la mission des Akanseas, ou le pere Marquette semble n'avoir paru le premier que pour en ouvrir l'entrée a ses freres nous ne pouvons avoir que de la joye que ceux de votre seminaire Monseigneur que nous regardons comme nos veritables freres et qui nous font part du merite de toutes leurs bonnes œuvres veuillent s'employer à la conversion des pauvres Akanseas et des autres nations qui n'ont pas encor la connaissance du vray Dieu.

Je vous avoue Monseigneur, que nous sommes charmés le pere de Careil et moy de la sagesse, du zele et de la modestie que Monseigneur de Montigny, Monsieur St. Cosme et Monsieur Davion nous ont fait paraître dans les conférences que nous avons eûs ensemble durant sept jours qui s'ont esté icy; nous avons agi et nous nous sommes toujours parlé avec la même ouverture et la même franchise que si nous avions toujours vescu ensemble: et nous supplions votre grandeur de croire que nous n'oublions rien pour la confirmer.

Je leur ay temoigné qu'il n'estoit pas a propos qu'il parut que ce fut Monsieur de Tonty qui les introduise aux Akanseas, car ils passeraient pour ses envoyez et qu'il faut que Mr. de Montigny leur parle luy-mesme par son interprete, il ne m'a donné le temps de faire un petit discours Illinois pour entrée le pere Buteau qui sait aussi bien que moy les manieres des sauvages le fera mieux que moy: il se fera un plaisir aussi bien que le pere Pinet à Chicago de leur rendre toutes sortes de services,

Au reste si Mr. de Montigny marque a votre grandeur comme il m'en a menacé, que nous luy avons donné pour son voyage sept sacs de blé d'inde et fait rasserer deux haches je la supplie humblement de n'en rien temoigner au pere superieur puisque nostre maison n'a debourse rien de nouveau et de vouloir bien nous épargner Monseigneur le chagrin que nous aurions d'apprendre qu'on veut mettre en ligne de comte comme avec des Etrangers un peu de blé d'inde que nous avons partagé avec nos freres. Si le sac de vieux blé vaut à l'heure

qu'il est plus de 25 lbs le nostre ne nous revenoit pas a 15 lbs et le nouveau tel qu'il est ne nous manquera pas sans compter que nostre frere Jacques a vendu 50 lbs un canot que Monsieur de Montigny nous avait laissé.

Je prends la liberté de faire ce detail a votre grandeur pour la supplier de ne nous pas priver de la joye et de la consolation que nous esperons toujours avoir de recevoir dans toutes nos missions Messieurs les missionnaires du Seminaire de Quebec et ceux qui y ont quelque rapport et d'y agir avec la même franchise que dans leurs maisons. Je vous demande humblement Monseigneur votre Ste. benediction et je suis avec un profond respect Monseigneur le tres humble et tres obeissant serviteur

JACQUES GRAVIER de la compagnie de Jesus.

Un général anglais allant faire une reconnaissance dans le Mysore, un boulet de 24, tiré dans une direction à pouvoir atteindre le général, s'il eût continué sa route, frappa la terre quelques pas en avant de lui. Vif comme l'éclair, il arrête son cheval et, ôtant gracieusement son chapeau, pendant que le boulet passait devant lui, dit d'un ton fort gai: "Donnez-vous la peine de passer, monsieur, je n'ai jamais prétendu disputer le pas à quelqu'un de votre famille."

EPIGRAMME.

LES GAGES.

UN joueur de profession,

Aussi mauvais payeur qu'il en fut dans la ville,
Avait depuis deux ans un valet fort habile,
Plein de zèle et d'affection.

Il ne lui payait point ses gages;

Le valet avait beau demander de l'argent,
L'autre éludait toujours et jouait l'indigent,
Car les mauvais payeurs sont bien des personnages.

Le pauvre valet affligé,

Autant qu'en tel cas on peut l'être,

Vint lui demander son congé:

Pourquoi t'en aller, dit le maître?

Je ne t'ai pas payé tes gages jusqu'ici;

Mais tu n'y perdras rien, n'en sois point en souci,

Puis-qu'ils courent toujours: que te faut-il au reste?

Qui, lui dit le valet, las de se voir duper;

Ils courent en effet, et si fort, malepeste,

Que je ne puis les attraper.

BARATON.

La réponse à la dernière charade est; Chien-Dent.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d., payable immédiatement. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'Abeille.

AGENTS.

A Sainte-Thérèse	M. A. Nantel.
A St. Hyacinthe	M. F. Rainville.
A Ste. Anne	M. Ls Fournier.
Au Collège Joliette	M. J. D. Bélanger.
A l'Assomption	M. M. Legaré.
A la Petite-Salle	M. A. Gosselin.
Chez les Externes	MM. { F. Gagné, { P. Doherty.
	N. M. HUOT, Gérant.